

TEXTES

MOMENT DE MÉMOIRE

« Notre besoin de consolation
est impossible à rassasier. »

Stig Dagerman



6 novembre 2016
Église Saint-Joseph de Deschambault

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Nous avons tant de choses : Dieu, les prières, les techniques, les sciences, chaque jour apparaissant de nouvelles découvertes, téléphones portables toujours plus sophistiqués, télescopes toujours plus puissants, puis voilà qu'une mort survient et nous n'avons plus rien, nous tendons la main, cherchant Dieu à tâtons, nos doigts se referment sur le vide de la déception, la tasse de cet homme, la brosse où subsistent quelques cheveux de cette femme, et nous conservons tout cela comme une consolation, comme une amulette, comme une larme, comme ce qui jamais ne reviendra. Que peut-on en dire, rien sans doute, la vie est incompréhensible, et injuste, mais nous la vivons tout de même, incapables de faire autrement, elle est la seule chose que nous ayons avec certitude, à la fois trésor et insignifiance. Sans doute n'est-elle suivie d'aucun après. Et pourtant tout à commencer par une mort. »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Luc Perrier, *Des jours et des jours*

Toi n'importe qui

Toi l'assoiffé
toi l'obsédé
toi n'importe qui

dans quel brouillard
te perds-tu
où pourrons-nous
te retrouver
te reconnaître

Les gens d'ici
ne parlent plus de toi
nous ne pouvons même plus
compter sur toi

et pourtant
tu étais un jour de plus
parmi nous

Tu es parti
ton visage sous le bras
et c'est comme
si tu avais emporté
le ciel avec toi

Luc Perrier, *Des jours et des jours*, 1954

Jacques Brault, *Au bras des ombres*

Bucolique

Me voici néant tu m'attendais
depuis avant ma naissance oui
je te reconnais à ta figure vide
nous ne dirons rien le vent nu
nous précède sur le chemin de campagne
nous n'irons pas loin le vent
finit toujours par tomber on l'oublie
et le silence n'est-ce pas est une violence
qui ne fait pas de bruit demain
n'existe plus mort on s'en lave les mains
voici la colline aux corneilles
et des ormes qui persistent et des champs
toute une douceur d'horizon à l'abri
de la bêtise mais le temps est venu
de se dissoudre dans la buée du soir
néant ferme-moi les yeux je te prie
et laisse-moi debout piquet de clôture
ici où ne passe personne ni le temps
et va sans crainte plus rien en ce monde
n'a de sens hormis à mes pieds
une touffe de fougère qui a besoin d'ombre
la mienne pour vivre pourquoi pas

Jacques Brault, *Au bras des ombres*, 1997

Anna et Kate McGarrigle

Dans le silence

Quelquefois quand le vent respire
Parmi la pruche et le sapin
Que le jour pousse un grand soupir
Et que le soleil est bas
Il me semble qu'une ombre plane
Dans le silence de l'oubli
Et que ce silence clame
Tu ne seras pas toujours là
Et qui reverra ton sourire
Un peu flou, un peu lunaire
Quand un corbeau solitaire
Chante l'approche de la nuit
Qui te saura au loin perché
Sur un vieux mur crépusculaire
Guettant les meutes concertantes
Dansant l'approche de la nuit
Qui saura donc encore te lire
Lorsque tu ne seras plus là
Ah, qui rappellera ton sourire
Qui le pourra si ce n'est pas moi

George Sand, « Lettre à Hetzel »

« Les morts c'est nous, c'est bien certain, il y a là un lien mystérieux qui fait que notre vie s'alimente de la leur. »

George Sand, « Lettre à Hetzel », dans *Correspondance*, tome VIII, éditions Garnier, 1848

Philippe Claudel, *L'arbre du pays Toraja*

« Si vous aviez à parler de votre corps comme d'une personne, que diriez-vous ? Comment le présenteriez-vous à autrui ? (...) Je ne sais pas à quel stade vous en êtes de votre relation avec votre corps, mais le fait que vous parliez de la mort comme vous le faites me donne à penser que vous commencez sans doute à vous défier de lui. Vous entrez dans la phase que je nomme le corps inamical.

« Pendant des années, vous avez vécu avec lui, en lui, en parfaite osmose, dans un équilibre qui vous satisfait : vous l'entreteniez du mieux que vous pouviez, et il vous procurait en échange ce que vous attendiez de lui, au moment où vous l'attendiez, performances physiques, amoureuses, plaisirs alimentaires, sensations. (...) Puis le temps a lentement érodé votre partenaire. Vous avez senti peu à peu sa présence, je veux dire sa marque, son usure, son défaut à vous suivre. Est alors apparu un sentiment amer de dissociation (...)

« Nos premières années se passent dans la découverte d'un partenaire imposé que nous apprenons à maîtriser et dont le développement tour à tour nous fascine et nous effraie. L'enfant commence à se dresser sur ses jambes, à saisir des objets, à guider ses gestes de plus en plus finement. Le corps (...) devient un *corps compagnon* (...) Sitôt achevées les phases de croissance, le corps se fait oublier : il est là, en parfait état de fonctionnement, obéissant à celui qui l'occupe et ne s'opposant jamais à lui. (...) À partir du moment où le sujet atteint l'âge adulte et pendant une vingtaine d'années, il vit avec et dans un *corps amical*. L'homme oublie son corps car celui-ci jamais ne le gêne. (...) C'est un allié indéfectible, et l'équilibre de cette relation donne l'illusion qu'elle pourrait durer toujours.

« Or le temps est là, tapi en maints endroits aussi bien (...) dans l'articulation qui se grippe, le cheveu qui blanchit. (...) Les premiers signes qui indiquent soudain que notre corps s'inscrit dans ce processus sont perçus par bien des sujets comme les marques d'une trahison. On a beau l'avoir soigné, lui avoir offert les meilleures conditions d'existence (...), il témoigne d'une reconnaissance limitée puisque, quoi qu'on ait fait, il agit désormais contre le sujet (...)

« *Corps hostile*, puis *inamical*, *souffrant*, *ennemi*, et enfin *perdu* : les étapes s'enchaînent, inexorablement, jusqu'à la mort. Elles attestent toutes de la suprématie que le corps, le corps chutant, prend sur l'esprit. »

Philippe Claudel, *L'arbre du pays Toraja*, Stock, 2016

Philippe Claudel, *L'arbre du pays Toraja*

« Le remords, le temps, la mort, le souvenir ne sont que les différents masques d'une expérience qui n'a pas de nom dans la langue, et qu'on pourrait au plus simple désigner par l'expression *usage de la vie*. Quand on y pense, toute notre existence tient dans l'expérimentation que nous en faisons. Nous ne cessons de nous construire face à l'écoulement du temps, inventant des stratagèmes, des machines, des sentiments, des leurre pour essayer de nous jouer un peu de lui, de le trahir, de le redoubler, de l'étendre ou de l'accélérer, de le suspendre ou de le dissoudre comme un sucre au fond d'une tasse. »

Philippe Claudel, *L'arbre du pays Toraja*, Stock, 2016

Hélène Dorion, *Le temps du paysage*

« Je suis née d'un homme qui dévorait les heures. Il voulait tout saisir, tout comprendre, tout aimer de cette vie où rien, jamais, ne lui semblait impossible. Il a pointé les étoiles pour que ne meure l'espérance, a pointé un grain de sable pour dire cette histoire de temps que nous sommes. »

Hélène Dorion, *Le temps du paysage*, Druide, 2016

Guillaume Baril, inédit

Les sens cessent de

Je meurs chaque automne dans les débris du rêve de l'été. J'habille le sol de pas nus qui me parlaient de sentiers et qui maintenant me ramènent au foyer. Je meurs chaque automne et pourtant je reste, et le reste meurt pour vrai, jusqu'à ce que, j'imagine, les sens cessent de

Je meurs peu à peu, le silence me fait vœu, et quand la branche deviendra trop haute pour le fruit, je porterai des croix de racines en disant « ça y est, je meurs pour vrai », sans désir ni impression d'autre chose, vivant moribond, ouverture béante, jusqu'à ce que, j'imagine, les sens cessent de

Je meurs de vieillesse, chaque jour de ma vie pour le privilège d'un autre jour, jusqu'à ce que je sache, jusqu'à ne plus imaginer, jusqu'à ce que l'oubli s'installe près de la cheminée. Là je mourrai à petits feux, un morceau à la fois, sans souvenir de la corde de bois, jusqu'à perdre le sens du vrai, jusqu'à ce que, j'imagine à nouveau, les sens cessent de

Je meurs un regret après l'autre, blanchissant de trouver celui que je ne saurai pas pardonner, et pendant que je meurs dans ma tête, les autres meurent pour vrai.

Je demeure.

Je raconte l'attente lente de ces sens qui, j'imagine, oui, même si je l'imagine mal, cesseront de mesurer le présent, de rêver aux constellations en espérant que les mots, dans la nuit tombée, sauront allumer des instants.

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Il est parfois difficile de porter à bout de bras ce qui a disparu. »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Comment lutter contre ceux qui sont morts dans leur jeunesse, ceux qui reposent au creux des souvenirs, s'embellissent et se bonifient chaque année tandis que nous, les autres, vieillissons, grossissons, notre poitrine s'affaisse, notre démarche devient plus raide, notre regard perd son éclat, notre pensée sa fulgurance, nous commettons des erreurs, tenons des propos idiots ou maladroits, des mots qui blessent ou abîment ; les morts, eux, ne commettent aucun impair, ils ne sont jamais insupportables le matin, ne pètent pas à la table du petit déjeuner, n'oublient jamais leur slip sur le bord de la baignoire, ne sont jamais de mauvaise humeur, jamais injustes, égoïstes, colériques, les morts se contentent de briller, figés dans le souvenir. »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Rainer Maria Rilke (1908)

Requiem pour une amie

« Dis, dois-je voyager ? As-tu quelque part
laissé une chose qui se désole
et aspire à te suivre ? Dois-je aller visiter un pays
que tu ne vis jamais, quoiqu'il te fût apparenté
comme l'autre moitié de tes sens ?
Je m'en irai naviguer sur ses fleuves, aux étapes
je m'enquerrai de coutumes anciennes,
je parlerai avec les femmes dans l'embrasure des portes,
je serai attentif quand elles appelleront leurs enfants.

[...]

Et des fruits, j'achèterai des fruits, où l'on
retrouve la campagne, jusqu'au ciel.
Car à ceci tu t'entendais : les fruits dans leur plénitude.
Tu les posais sur des coupes devant toi,
tu en évaluais le poids par les couleurs.
Et comme des fruits aussi tu voyais les femmes,
tu voyais les enfants, modelés de l'intérieur
dans les formes de leur existence. »

(...)

Es-tu encore là ? Dans quel recoin es-tu ? –
De tout cela tu as eu une si ample science,
tu as pu accomplir tant de choses en t'éloignant ainsi,
ouverte à tout, comme un jour qui commence.
Les femmes souffrent : aimer veut dire être seul,
et les artistes parfois dans leur travail pressentent

que leur devoir, quand ils aiment, est la métamorphose.
Amour, métamorphose : tu entrepris l'un et l'autre ; il y a l'un
et l'autre dans Cela qu'à présent falsifie une gloire qui te les dérobe.
Hélas, toi qui fus loin de toute gloire. Toi qui fus
de peu d'apparence ; qui avais sans bruit replié
ta beauté en toi-même, comme on baisse un drapeau
au matin gris d'un jour ouvrable,
et ne voulais rien d'autre qu'un long travail, –
travail qui n'est pas accompli : non, hélas, pas accompli.
Si tu es encore là, s'il reste encore
dans cette obscurité une place à laquelle ton esprit
vibre sensiblement, à l'unisson des ondes planes et sonores
qu'une voix, solitaire dans la nuit,
suscite dans le flux d'une haute chambre :
Alors, écoute-moi : Aide-moi. Vois, nous allons nous aussi
glisser, nous ne savons quand, revenir de notre avancée vers
quelque chose que nous n'imaginons pas, où
nous serons empêtrés comme dans un rêve,
et dans quoi nous mourrons sans nous réveiller.
Nul n'est plus avancé. À tous ceux qui ont soulevé leur sang
pour une œuvre qui s'avère longue,
il peut arriver de ne plus le tenir à bout de bras
et qu'il retombe, privé de valeur et vaincu par son poids.
Car il existe quelque part une antique hostilité
entre la vie et le noble travail.
Afin que je la discerne et la dise : aide-moi.
Ne reviens pas. Et donc – si tu le supportes –
sois morte chez les morts. Les morts ont fort à faire.
Aide-moi pourtant, sans dissiper tes forces,
comme m'aide parfois le plus lointain : en moi.

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Pleurons-nous parce que le langage est imparfait et qu'il échoue à sonder le tréfonds de la vie, qu'il n'entre qu'à mi-chemin dans les failles les plus profondes, les larmes ne viennent-elles que lorsque les mots s'interrompent, sont-elles des messages sortis de l'abîme, de l'abîme insondable et pur ? »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Étreinte est sans doute le mot le plus beau de toute notre langue. Ouvrir ses bras pour toucher une autre personne, tracer un cercle autour d'elle, s'unir à elle l'espace d'un instant afin de constituer un seul être au sein des maelströms de la vie, sous un ciel ouvert d'où Dieu est peut-être absent. Nous avons tous, à un moment ou l'autre de notre vie, et parfois terriblement, besoin que quelqu'un nous prenne dans ses bras, besoin d'une étreinte à même de nous consoler, de libérer nos larmes ou de nous procurer un refuge quand quelque chose s'est brisé. Nous désirons qu'on nous étreigne simplement car nous sommes des hommes et parce que le cœur est un muscle fragile. »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Hélène Dorion, *Le temps du paysage*

« La mort, quand elle se met à remuer dans notre conscience, nous rapproche de nos raisons de vivre. »

Hélène Dorion, *Le temps du paysage*, Druide, 2016

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*

« Chacun meurt solitaire et il est douloureux de savoir qu'aucune présence ne l'accompagnera jusque dans les ténèbres. Nous veillons donc à régler le volume suffisamment fort pour qu'on entende la musique loin dans la nuit, qu'elle monte jusqu'au ciel ou atteigne ce lieu que nous rejoindrons tous à notre heure dernière, cet instant où les arbres cesseront de pousser, les mots d'être entendus, la pluie de tomber, le soleil de briller et où la terre n'aura plus d'odeur. Ce moment où tout prend fin d'une manière qui échappe à notre entendement, et que nous n'osons pas, mais devons sans doute constamment nous efforcer de comprendre, sans relâche ni hésitation, parce que si nous renonçons à l'impossible, si nous renonçons à atteindre ce qui est justement hors d'atteinte de la vie, alors nous trahissons, et cette trahison est si radicale qu'aucune force ni puissance ne saurait l'effacer. »

Jon Kalman Stefansson, *D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds*, Gallimard, 2013

Gilles Vigneault (1963)

Avec nos yeux

Avec nos yeux, avec nos mains
Dont nous aurons été humains
Nous nous serons à peine vus
Nous serons-nous touchés ? À peine.
Nous aurons mis tout notre enjeu
À ne pas être malheureux.
La roue ne cesse de tourner
Emportant gestes et regards
Dans un tourbillon d'infortune
Sans nous offrir un lendemain.
Fermés nos yeux, fermées nos mains,
Qui retrouvera les chemins
Par lesquels nous voulions surprendre
Le mot de passe de l'amour ?
Nous aurons vécu sur la terre
Sans rien tenter d'un jour à l'autre
Pour apprivoiser le mystère
Nous serons passés au soleil
Sans jamais remarquer notre ombre
Et, les yeux secs et les mains blanches,
Nous sortirons de ce sommeil
Sans l'avoir comparé à l'Autre